

# *Spiritualité Cathare*

## *hier, aujourd'hui, demain*

BULLETIN TRIMESTRIEL

N° 8 Hiver 1991

### *Vœux à nos lecteurs*

*L*a terre est un être vivant dont la respiration au cours de l'année est marquée par les temps forts que sont les solstices.

*A Noël, lorsque les jours sont les plus courts et les nuits les plus longues, au solstice d'hiver, c'est le moment de l'année où veille l'Esprit, où la Lumière spirituelle vient briller dans les Ténèbres.*

*C'est le moment où l'homme peut retrouver la conscience de sa place dans le cosmos, le moment où il peut ressentir le rythme d'alternance entre le pôle universel de vie et le pôle individuel qu'il porte en lui.*

*Que Noël vous apporte cette pleine conscience de votre Moi afin que vous puissiez ressentir l'union de l'être humain avec l'Univers et, à travers le rythme des saisons, créer en vous l'Harmonie.*

*Que se fortifie en vous l'Homme-Esprit.*

*Que s'allume en vous la Lumière intérieure et qu'en la nuit de Noël, au sein de votre âme, un homme nouveau naisse du vieil homme à la clarté du soleil intérieur, du Soleil de Minuit.*



LUCIENNE JULIEN

# PLATONISME ET CATHARISME

## L'incroyable histoire du "Timée"

(suite et fin)

Lorsque Raphaël compose sa fresque de l'école d'Athènes il représente Platon tenant à la main le texte du Timée. L'œuvre aura un succès exceptionnel. Aristote s'y réfère souvent. Elle sera vénérée par Plutarque, les savants chrétiens, arabes, juifs, et les auteurs médiévaux. L'Ecole de Chartres s'appliquera à tenter une conciliation de la cosmologie platonicienne avec la Genèse. Pourtant le lecteur moderne a de quoi être surpris. Que peut-il lire?

D'abord l'étonnante histoire de l'Atlantide. Autrefois les athéniens eurent à combattre un peuple conquérant. Sa défaite fut suivie d'un cataclysme qui engloutit leur île. Est-ce une fiction? Une vérité historique? Un mythe? On a cherché tous azimuts. Depuis l'effondrement tectonique du quaternaire une série de volcans longe l'Afrique. L'Atlantide a certainement existé où l'indique Platon... Au-delà des "colonnes d'Hercule", c'est-à-dire à hauteur actuelle du Portugal et du Maroc, et non dans l'océan glacial Arctique ou l'océan Indien. Ce qui importe c'est surtout l'idée antérieure aux thèses scientifiques modernes du glissement tectonique des plaques, que la terre

connaît un incessant travail souterrain. Les éruptions volcaniques de la Grèce et de l'Italie méridionale pouvaient conforter l'opinion selon laquelle la terre était un être vivant susceptible comme l'homme de connaître des morts et des renaissances successives.

Les analogies allégoriques ne sont des contes que pour les enfants, elles ont un sens initiatique que la suite du récit platonicien confirme

Le mythe du Timée expose l'histoire de la fabrication de l'âme, du corps, du monde et de l'homme par un dieu artisan : le "grand ouvrier", le DEMIURGE. Notre monde sensible est une image (εἰκόν). Celle-ci renvoie à un modèle dont la perfection va de pair avec son caractère immuable. Platon part de l'idée que le monde est une œuvre -qu'il faut un ouvrier- un dieu artiste qui tente d'ordonner selon le modèle qu'il appelle "le vivant achevé" -Aristote dira le "vivant en soi". Le demiurge fait passer le monde chaotique du désordre à l'ordre. Il met l'intelligence dans l'âme, l'âme dans le corps et fait le monde qui est un animal doué d'âme et d'intelligence. Il a la forme sphérique, la plus parfaite de toutes. Chacun des quatre éléments, le feu, la

terre, l'air et l'eau, entre dans sa composition selon une règle de proportion. Le corps de l'univers est investi d'une âme composée de deux essences : celle qui est indivisible, toujours identique-le "MEME"-et l'essence divisible corporelle -l'AUTRE". Platon imagine une étrange alchimie de décomposition par divisibilité et amalgame de substances de telle sorte que l'IDEE-la FORME-qui paraît transcendante et lointaine amorce une descente dans la matière pour l'ordonner. Tout son effort allégorique vise à rendre vraisemblable une nécessaire organisation progressive des choses sous l'action d'un principe directeur, celui des Idées, des Formes constituant le monde intelligible.

Le demiurge n'est pas au sens strict un dieu créateur. Il ne crée rien ex-nihilo. Sa tâche est d'ordonner selon le modèle parfait et préexistant un monde en devenir, inachevé, et dont la matière informe est elle aussi pré-existante. Pour la pensée grecque créer c'est tout d'abord ordonner un chaos.

La matière est conçue comme mue par une âme désordonnée, donc malfaisante. Cette matière pré-cosmique est soumise à la nécessité, aux lois de la causalité, mais elle peut faire l'objet d'un traitement, d'une éducation, d'une mise en forme. L'enjeu dramatique du mythe s'exacerbe dans cette pénétration progressive et dialectique de l'intelligence au cœur de la nécessité dont le demiurge est l'artisan. Platon utilise la mathématique, les médiétés arithmétiques et harmoniques, les structures tonales de la composition musicale,

pour montrer in concreto comment l'âme devient selon la formule de Xénocrate, "un nombre qui se meut".

C'est cet effort pour ordonner le monde sensible selon les lois sérielles des nombres qui fait comprendre la célèbre formule : "le temps est l'image mobile de l'immobile éternité."

Rien ne semble arrêter cette descente de l'intelligence au cœur de la matière. Il est vrai que Platon conçoit un lieu d'indétermination où se jouent les combinaisons qu'il appelle "le réceptacle" ou "la nourrice". Les corps ont pour éléments des triangles scalènes ou isocèles. Ceux-ci constituent des structures géométriques atomistiques dont la combinaison rendra compte de leurs qualités sensorielles et de leurs transformations.

Enfin, le demiurge ayant ordonné le monde, engendré les animaux divins, il chargea ceux-ci de former les animaux mortels. Prenant modèle sur son œuvre, ils façonnèrent un corps mortel et y introduisirent une espèce d'âme... Ainsi naquit l'homme. Etrange et subtil composé.

L'âme divine logée dans la tête est séparée de l'âme mortelle. Celle-ci est hiérarchisée à l'image du schéma corporel. La part irascible de l'âme est située au-dessus du diaphragme, elle communique avec l'âme immortelle par "l'isthme du cou" et peut être quelquefois sensible à la raison. Il y a des colères saintes! Autre est l'âme de la nutrition attachée au-dessus du nombril et bien isolée par le diaphragme. Elle est comme "une bête brute à son auge", ne connaît ni opinion, ni intelligence ni raisonnement. Elle est



le siège des passions, du désir, des appétits. Cependant grâce aux images qui se forment sur la surface lisse du foie, elle peut communiquer avec l'âme supérieure.

Enfin, au-dessous du nombril, il n'y a plus que replis enroulés des intestins. Là aussi pourtant se trouve une âme, "attachée à la semence et rebelle au raisonnement". Elle est à son niveau utile à la vie de l'esprit car si les dieux enroulèrent les intestins dans le bas ventre c'est pour y retenir plus longtemps les aliments afin que le corps cesse d'en réclamer et ne soit pas distrait de l'étude de la philosophie. Le Timée termine par des considérations concrètes sur la pathologie, la thérapeutique et l'hygiène. Son récit est-il extravagant ? On peut le penser de tous les mythes que l'on prend à la lettre. Mais l'enjeu théorique est de taille. Il s'agit de déterminer les rapports de l'intelligible et du sensible dans des structures fonctionnelles hiérarchisées. Bref, l'immanence de l'esprit au monde, de l'âme au corps, est à expliciter dans la forme littéraire de la vraisemblance. Avec la cosmogonie, où se réalise un syncrétisme de fiction, de science, de métaphysique et de théologie nous pouvons concevoir chez les anciens l'effort d'un discours total où tout savoir, avec ses modélisations ne peut être que conjectural. N'est-ce pas ce que nous confirme l'épistémologie contemporaine ?

Les traditions gnostiques et néo-platoniciennes suivront ce mode d'exposition mythique. On le retrouve dans l'Apocryphon de Jean (Spiritualité

Cathare n°6), la Pistis-Sophia etc...

La cosmogonie nous rend sensible à l'élargissement du champ conscientiel. Le NOUS, l'esprit divin a organisé le chaos, la nature ancienne. Voilà pourquoi, à terme, le dualisme cosmique se transforme en un monisme métaphysique. Il est le fondement d'une problématique du salut. La lecture finaliste, téléologique, que Platon propose de la nature, depuis la formation et le cours des astres jusqu'à la composition des animaux et des hommes, n'a rien d'un "jugement régulateur" de type kantien. Elle est, par son expression volontairement mythique de l'ordre du jugement "constitutif". C'est dire l'attachement de la métaphysique platonicienne à l'eschatologie sans laquelle on peut se demander ce qui de la vie vaut la peine d'être vécu. L'homme immergé dans le cosmos dont il est un miroir, a une existence chue, mêlée d'intelligence et de nécessité. Il peut et doit se sauver. En était-il autrement pour les cathares ?

D. Roché nous précise : "Les cathares faisaient cette ascension vers la perfection humaine et la liberté spirituelle, comme les premiers manichéens, par des purifications qui donnaient aux croyants des connaissances certaines de la nature du monde, de l'homme, et de Dieu."

(Etudes manichéennes et cathares ch.8 p.263

Les cathares et les platoniciens de l'école de Chartres)

L'homme peut-il faire seul son salut ? La métaphysique platonicienne qui ne cache pas son ironie envers les

croyances populaires reste très discrète sur la référence à quelque entité salvatrice. A plus forte raison, est-elle - malgré les "récupérations théologiques ultérieure étrangère au messianisme judéo-chrétien, au concept de création et à l'idée d'une faute adamique. Toutefois bien des textes paraissent faire le lit, reconnu par S. Weil d'une immense spiritualité qui va dominer le christianisme et l'occident.

Conclusion ?

La modernité, si négligeante à l'égard du catharisme, s'attache souvent à assigner aux philosophes des fonctions essentiellement critiques. Celles-ci peuvent-elles vraiment s'exercer sans la référence, typiquement platonicienne, à une intention cathartique ?

La compréhension de l'homme et du monde -en devenir- peut-elle vraiment faire l'économie d'une salsie intelligente de l'être et de ses implications éthiques ? Pour paraphraser la célèbre formule : si peu de philosophie nous en éloigne, beaucoup nous y ramène. C'est pourquoi sur les chemins de l'initiation, nous pouvons rencontrer des "dialecticiens" errants, à la besace et au bâton qui sont mendiants de la Sophia, dont on sait déjà la détresse. Le philosophe ne peut que mesurer avec lucidité l'imperfection qui le sépare du cathare. Que les paroles du grand maître Eckhart anime son courage et celui de ses semblables : "certaines gens voguent sur la mer n'ayant le vent qu'à demi et la traversent pourtant."

B. ORCAJADA

## MANES ET LE MANICHEISME

Actuellement le manichéisme semble pour beaucoup ne représenter qu'une dualité Bien-Mal opposés dans une lutte éternelle alors que la découverte des écrits de Manès au Turkestan oriental permet aux chercheurs de mieux saisir la complexité de ce courant de pensée qui se développa largement dans nos régions dès le 3<sup>me</sup> siècle.

Nous n'entrerons pas dans le détail de la cosmogonie de Manès pas plus que nous ne nous étendrons sur le rôle des "envoyés" successifs que le Père de la Grandeur fait intervenir pour aider l'être humain et la Terre dans leur évolution et qui sont l'Homme primordial, l'Esprit vivant, et le Messager chargé de dégager peu à peu la Lumière restée prisonnière dans la Matière. L'action de Lucifer entraîne les âmes à s'introduire dans des corps de boue afin que les hommes "connaissent le Bien et le Mal" ce qui sera mieux pour eux. Pour éviter ce nouveau danger un 4<sup>me</sup> envoyé est



nécessaire pour sauver l'humanité. Jésus le glorieux, le Christ vient à son tour. Il réveille Adam, lui ouvre les yeux, lui révèle l'origine diabolique de son corps, la source céleste de son esprit lui dévoile " la science de tout ce qui a été, de tout ce qui est et de tout ce qui sera" ainsi que l'écrit Charles Puech dans son étude Le Catharisme.

Grâce aux forces solaires du Christ, l'homme va pouvoir lutter contre le Mal et reconquérir son corps spirituel et retrouver ainsi son Moi primordial. Les 3 sceaux manichéens sont les symboles visibles des étapes de cette évolution. La réalisation totale de l'homme par un long et lent perfectionnement.

Les 3 sceaux manichéens sont les symboles visibles des étapes de cette évolution. La réalisation totale de l'homme par un long et lent perfectionnement à travers des vies successives délivrera l'humain de l'obscurité.

C'est à un homme Manès, individualité très évoluée, qu'a été confiée la mission de conduire l'humanité dans sa route de retour vers l'Esprit dès le 3me siècle, chaque fois qu'un danger menacera l'évolution humaine, cette évolution niée par Saint Augustin.

Manès et ses trois principaux disciples les représentants des cultures égyptienne, perse et hindoue rassemblent toute la sagesse spirituelle du Passé et ils vont porter partout cette connaissance de l'existence et de la réalité du Mal, de son évolution et pour le combattre, de la nécessité de la purification. La doctrine de Manès se répand en Asie-Mineure, en Afrique du Nord, en

Grèce, en Gaule, en Espagne, en Chine. Les communautés manichéennes sont organisées à l'image du Cosmos avec 12 archontes ou chefs correspondant aux 12 signes du zodiaque;

7 Magisters correspondant aux 7 planètes  
4 Épiscope symbolisant les 4 éléments.

Aucun dogme n'est imposé mais la communauté pratique la religion de la Lumière. Le repas quotidien est composé de végétaux et de fruits solaires. Tous font preuve de tolérance à l'égard d'autrui mais à ceux qui enseignent est demandée une sévère conduite ascétique.

L'imposition des mains, le baiser de paix, la poignée de mains sont les rites à observer. Mais la salutation fraternelle qui s'adresse non à l'individu mais à l'Esprit présent en chacun d'eux est essentielle. Et il faut se rappeler que, encore au début de ce siècle, lorsqu'on rencontrait un homme des champs, celui-ci vous saluait par la formule "Salut à vous et à la Compagnie". La compagnie étant pour beaucoup l'Ange Gardien, mais bien plutôt la parcelle d'Esprit en l'homme.

Des activités artistiques : musique, poésie, peinture, chant aidaient l'homme dans sa recherche de l'union avec l'Esprit et la fête du Béma fête essentielle du manichéisme était le symbole de l'ascension de l'âme vers l'Esprit pour leur union dans la Lumière; car cette âme, "quoique emportée vers les Ténèbres du matérialisme, reste avide de pureté, de connaissance, de liberté".

(à suivre)

LUCIENNE JULIEN

## LA PROVENCE ET LE COMTAT VENAISSIN A L'HEURE TOULOUSAINE

*Dans le camp toulousain sont Tarascon, Marseille et l'Isle, Pierrelatte, et Gui de Cavaillon, Adhémar de Poitiers, son garçon Guillaumet, l'intrépide et puissant Guillaume-Artaud de Die, et Bernis de Murel avec sa troupe alerte, et Guiraud Adhémar avec son Guiraudet, Raimond de Montauban, Dragonet le Vaillant, Eléazar d'Uzès, le bon sire Albaros, le cher Pons de Saint Just et Ricaud de Caromb, et Bertrand Porcellet et Pons de Mondragon.*



Sceau de Raymond IV,  
Comte de Toulouse

"La Canso" (1)

L'extrait, mis en exergue, tiré de la Chanson de la Croisade contre les Albigeois, est significatif, tous, Gui de Cavaillon, Adhémar de Poitiers, Guillaume-Artaud de Die, Guiraud Adhémar, Dragonet le Vaillant, Ricaud de Caromb, Pons de Mondragon... et tant d'autres, étaient des chevaliers provençaux de la rive gauche du Rhône, très attachés à la dynastie toulousaine qui eut à lutter contre Simon de Monfort et ses alliés.

La Chanson de la Croisade est une longue chronique de plus de 9000

alexandrins composée en langue occitane dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. Elle fut écrite par deux auteurs d'inspiration très différente voire opposée Guilhem de Tudelle, moine cistercien espagnol, favorable aux croisés, composa le premier tiers de l'œuvre et disparut ensuite. L'auteur anonyme de la seconde partie, laisse éclater tout son souffle épique et l'opposition qui l'animaient contre les durs barons venus du nord. Son récit s'arrête au siège de Toulouse où le futur roi Louis VIII ne se distingua point.

L'œuvre communément appelée en



occitan " La Canso ", relate les tragiques événements de la croisade lancée en 1209 par le pape Innocent III contre le comte de Toulouse et les cathares "hérétiques" qui peuplaient ses états. Cette précieuse source narrative, émaillée de références aux seigneurs provençaux dans leur lutte d'indépendance soutenue aux côtés de leur suzerain, le comte de Toulouse, à largement motivé ce travail sur les rapports existant entre la maison toulousaine et ses vassaux de la rive gauche du Rhône. Il est hors de propos de retracer dans le détail, l'histoire du Comtat Venaissin dans la mouvance toulousaine, mais, but déjà ambitieux, de dégager quelques faits importants des relations politiques, économiques et sociales entre la haute Provence, à l'est du Rhône, et les comtes de Toulouse.

La dynastie ramondine plonge des racines profondes et très anciennes en Provence, le blason des comtes de Toulouse devenu croix du Languedoc, est également celui de l'ancien évêché de Vénasque (2) qui donna son nom à toute cette région fertile entre Rhône et Durance appelée Comtat venaissin. Au début du XII<sup>e</sup> siècle, Avignon, ce qui sera plus tard le Comtat Venaissin et les régions voisines, appartenaient en indivis aux trois dynasties de Toulouse, de Barcelone et d'Urgel. Les conflits soulevés par l'indivision aboutirent à des partages successifs et finalement à trois états :

1<sup>o</sup>- les territoires constituant le futur Comtat Venaissin, administrés par la maison de Toulouse,

2<sup>o</sup>- le sud du pays dans la mouvance des comtes de Provence héritiers de la maison de Barcelone,

3<sup>o</sup>- et enfin, à l'est de ces territoires, le fief des comtes de Forcalquier descendants des Urgel, dynastie qui s'éteignit en 1209 et dont les droits passèrent à celle de Provence. Sur la rive gauche du Rhône, ces trois familles étaient vassales du Saint Empire par leurs biens. En effet, à cette époque, toute cette région provençale à l'est du Rhône, était terre d'empire et non du royaume. La frontière avait fini par correspondre, grosso modo, au grand fleuve. Cette situation est restée vivace dans l'esprit des Provençaux; encore au tout début du XX<sup>e</sup> siècle, à l'époque de Frédéric Mistral, les bateleurs du Rhône poussant alternativement leurs perches disaient: "Pic' à l'Empi, pic' au reiaumo".

Les droits de la maison de Toulouse sur les domaines de la rive gauche du Rhône sont fort anciens, ils sont le fruit d'alliances familiales, calculées certes, et non de conquêtes militaires comme, par exemple, pour les capétiens. Un rapide tracé à partir du X<sup>e</sup> siècle permettra de mieux appréhender cette question dont les alliances matrimoniales firent des comtes de Toulouse les marquis de Provence.

Roubaud (ou Rotbold ), comte de Provence, eut trois enfants : deux fils, Guillaume et Hugues, morts sans postérité, et une fille Emma, qui épousa Guillaume Taillefer (Guilhem III) comte de Toulouse (+1037) vers 991 / 992. Emma lui apporta en héritage les

comtés du Venaissin, de Forcalquier et une partie de la Provence. Le marquisat de Provence fut donc réuni par alliance, dès le X<sup>e</sup> siècle, aux biens des comtes de Toulouse. De l'union d'Emma de Provence (+ 1008 ) et de Guillaume Taillefer, naquirent trois enfants : Henri, sans postérité, Pons et Bertrand. Pons (+ 1061) succéda à son père Guillaume dont les possessions comprenaient : le Toulousain, l'Albigeois, le Quercy, l'évêché et la ville d'Albi, celui de Nîmes...Il ne fut pas intéressé par la terre d'Argence et Tarascon. Son frère Bertrand de Toulouse, comte de Provence appelé parfois comte de Vénasque (localité près de Carpentras) possédait la Provence en indivis avec Geoffroy 1<sup>o</sup> et Bertrand dit encore Guillaume-Bertrand 1<sup>o</sup>, frères issus d'une branche cousine. Les frères ne se partageaient pas la succession mais devenaient comtes conjoints. Le comte Bertrand de Vénasque (frère de Pons) laisse un fils, Raimond-Bertrand, sans postérité, et une fille qui lui succéda. Elle épouse en 1078 Raymond IV (1041-1105) de Saint-Gilles, son cousin germain, fils puiné (cadet) de Pons à qui elle apporte en dot sa moitié de la Provence. Leur fils Bertrand (+ 1112 ), est marquis de Provence pour le distinguer des comtes d'Arles et de Forcalquier.

Bertrand cède en 1109 à son demi-frère Alfonse-Jourdain (3) (1103-1148) légalement issu de Raymond IV de Saint-Gilles, ( voir tableau) ses possessions d'Europe et part pour la Palestine avec sa femme, Hélène de Bourgogne et leur fils Pons, futur comte de Tripoli .

Il n'est pas question de retracer les rivalités et querelles des copropriétaires des droits comtaux en Provence alternant au cours des temps, entre compromis et accords mal tenus pendant cette période, parfois confuse, de l'histoire qui a précédé ou directement suivi la formation du marquisat de Provence.

Cependant un fait important demeure, celui de l'intervention d'Alfonse-Jourdain, comte de Toulouse, qui va l'opposer à Raymond-Beranger III, comte de Barcelone, tous deux comtes de Provence.

Raymond IV de Saint-Gilles, comte de Toulouse, (chef de la première croisade, en 1096, à la tête des Méridionaux) son fils Bertrand et son petit-fils Pons, moururent successivement en Terre Sainte. L'absence des seigneurs toulousains dans leur capitale, conduisit à la spoliation d'Alfonse-Jourdain (héritier de Bertrand) encore en bas âge, par son oncle Guillaume IX, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine. "Ayant atteint sa majorité en 1119, (à 16 ans), rappelé par ses sujets (4), Alfonse-Jourdain rentra à Toulouse et aussitôt, comme il était inévitable, ce fut la guerre entre les comtes titulaires des droits sur la Provence.

Les deux partis trouvèrent des alliés en Provence et dans le Sud-Ouest. Après le siège d'Orange où Alfonse-Jourdain fut, un temps encerclé et la prise de l'abbaye de Saint Gilles enlevée par les Toulousains et leurs alliés d'outre Rhône (rive gauche du fleuve), les deux adversaires traitèrent et par le traité du 15 septembre 1125 opérèrent la



division territoriale correspondant à leurs droits.

Le comte de Toulouse recevait tout le pays du nord de la Durance, avec les possessions de la rive droite du Rhône que les deux comtes s'étaient disputés dans leur lutte. Au comte de Provence-Barcelone étaient attribués les territoires au sud de la Durance sur la rive droite du fleuve et de son bras occidental, avec la Provence Alpine; Avignon, le Pont de Sorgues, Caumont et le Thor demeurèrent indivis. En ce partage les comtes de Toulouse et de Forcalquier restaient en contact au nord et à l'ouest de la Durance, sans que leur frontière commune fût tracée. Le traité de 1125 est cependant l'acte de naissance du comté de Provence tel que les temps ultérieurs l'ont connu.(4)

Dans le traité de 1125, le comte de Barcelone Raymond Béranger III et son épouse Rachilde, cèdent (outre les territoires mentionnés par Raoul Busquet) à Alfonse-Jourdain, Beaucaire et le pays d'Argence. Tous ces domaines devinrent le marquisat de Provence visités par le comte de Toulouse en 1127.

Les comtes toulousains trop occupés par ailleurs ne purent réellement faire valoir leurs droits sur les comtés de Valentinois et de Diois. La sage administration d'Alfonse-Jourdain favorisa l'essor et l'épanouissement urbain. Il créa de nombreux consulats tels ceux de Narbonne, Avignon, Nîmes...et probablement Toulouse, et accorda de multiples privilèges à ses vassaux. Soucieux du sort de ses sujets, il réduisit à plusieurs reprises les impôts.

Son fils Raymond V (1134-1194), son petit-fils Raymond VI dit le vieux (1156-1222) et son arrière petit-fils Raymond VII (1197-1249), tous comte de Toulouse et marquis de Provence ont continué la politique libérale et bienveillante d'Alfonse-Jourdain. Frédéric Mistral rapporte dans son "Trésor du Félibrige" véritable mine d'informations, le proverbe traduisant l'estime portée par les Méridionaux à leur seigneur : "Aco's comté Ramoun", c'est comte Raymond, signifiant : "celà est exact, clair, juste, locution languedocienne qui fait allusion à la popularité des anciens comtes de Toulouse" (5) . Ou encore : " Mesuro dou comte Ramoun, mesure de vin du comte de Toulouse Raymond V. Elle était d'un cinquième plus grande que les autres, ce qui ajoutait à la vénération qu'on portait à ce prince. "Le sou raimondain" utilisé en Languedoc, l'était aussi dans le marquisat de Provence. Il se subdivisait en 12 deniers raimondains.

#### PROVENCE ET VENAISSIN

Lorsque Raymond V succède à son père Alfonse-Jourdain, il a 14 ans. Il reconnaît en 1155 les droits de l'évêque de Carpentras sur Vénasque, Malemort, le Beaucet... Le comte Raymond s'engage en outre de ne jamais faire élever ni de tour, ni de forteresse, dans Carpentras contre la volonté de l'évêque ou de ses successeurs. En 1160 il cède à l'évêque de Carpentras pour 2000 sous melgoriens les localités de Vénasque, de Malemort, de Saint Didier, du Beaucet et le château de Saint Félix.

N'ayant pas voulu reconnaître la souveraineté du comte sur Vaison, l'évêque de cette ville subira son courroux. Il incendia la cité et le palais mais épargna l'église avant de s'emparer de Crestet et de Rasteau qui appartiennent au prélat. Raymond V administrera le tout jusqu'en 1178, date où le successeur de l'évêque récupère ces localités par la force. Le comte de Toulouse entreprit plusieurs voyages en haute Provence notamment à Malaucène (localité au pied du Mont Ventoux), où sa belle-fille Ermenessinde de Pelet, comtesse de Melgueuil, est morte en 1176 en lui laissant son comté.

Le souvenir du comte, protecteur des troubadours et généreux pour ses sujets, s'est perpétué pendant longtemps dans les mémoires, à tel point qu'il fut surnommé "Lo bon comte Raimon de Tolosa" (6).

Raymond V et Guillaume IV de Forcalquier accordent des privilèges aux frères "pontifes" qui administraient l'hôpital construit en tête du pont d'Avignon, sur le Rhône, aujourd'hui appelé pont Saint Bénézet. Rompant avec la tradition, Raymond V ne partit point en croisade, il se consacra entièrement à ses états.

Il décéda à Nîmes en 1194, et fut inhumé dans le cloître de la cathédrale de cette ville où l'on voyait autrefois son tombeau. Son fils Raymond VI lui succéda à 38 ans. "C'est assez dire qu'il a suivi les affaires et assimilé la politique de sa famille. La présence de son père, l'histoire de son grand-père et de son aïeul l'ont instruit de ce qui était

obligatoire, recommandé et défendu à un comte de Toulouse. Il respectera le programme sans rien y changer". (7)

Pour se dégager de la guerre qui l'oppose à Richard, roi d'Angleterre, Raymond VI répudia en 1196 Bourguigne de Lusignan, sa troisième femme, fille du roi de Chypre, pour épouser Jeanne d'Angleterre, sœur du roi Richard. Elle lui donnera un fils et successeur, le futur Raymond VII.

Jeanne décède en 1199. Le comte se remarie une cinquième fois avec Eléonor, fille d'Alphonse, roi d'Aragon et sœur de Pierre II, futur roi d'Aragon, et d'Alphonse II, comte de Provence.

En 1201, Raymond VI reçoit l'hommage de Guillaume-Pierre de Bédoin, petite ville également située au pied du Mont Ventoux. En cette même année Bertrand de Pierrelatte, évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux, reconnaît devoir au comte le service d'ost et de plaid.

Raymond VI confirme les privilèges accordés par son père, aux frères pontifes du Pont d'Avignon.

Dès le début du XI<sup>e</sup> siècle, le catharisme apparaît dans le sud du pays. En 1022, des manichéens (cathares) montent sur le bûcher à Toulouse et à Orléans. Les idées cathares vont se répandre comme une trainée de poudre, ce qui va provoquer le déchaînement des bourreaux de l'Eglise romaine contre le malheureux Raymond VI et ses sujets. La croisade religieuse se transformera rapidement en guerre de conquêtes. Nous ne nous engagerons pas dans le labyrinthe théologique du catharisme si ce n'est des rapports, des



conséquences de "l'hérésie" avec la politique menée en Provence par les comtes de Toulouse Raymond VI et Raymond VII. Devant la rapide progression du catharisme et l'alternative de livrer les hérétiques au bras séculier ou d'être frappé par les foudres de l'excommunication, la sympathie du comte pour les bons hommes l'emporta. Après tout, les cathares n'étaient-ils pas ses sujets !

La politique du comte à l'égard des cathares peut cependant paraître ambiguë. Pour les uns il passait pour un défenseur douteux, pour les autres un fidèle suspect.

Au Moyen-Age le clergé séculier constituait une véritable féodalité ecclésiastique, un grand nombre de prélats vivaient sur leur domaines en véritable seigneurs. Ils avaient des serfs, prélevaient l'impôt, la taille, la dîme, rendaient la justice en leur tribunal appelé l'officialité, allaient à la chasse et même à la guerre.

L'attitude de Raymond VI, ne fut pas toujours des plus douces à l'égard de ce clergé confondant biens spirituels et biens matériels. Il rentra en conflit avec Geoffroy de Garosse, évêque de Carpentras, le chassa de son siège, s'empara de ses domaines et fit construire un château dans la ville. En 1206, les habitants lui prêtent serment. Le Pape, sur les plaintes qui lui furent portées, écrit à Raymond une lettre très vive et très menaçante, et confirma l'excommunication lancée contre lui par ses légats. Cette lettre du Pape produisit son effet, le comte fit la paix avec ses

vassaux en 1207.

Pour donner des marques de sa réconciliation avec l'Eglise, le 1<sup>er</sup> aout 1207, il se présenta à l'abbayé de Saint-André-de-Villeneuve, près d'Avignon, lui accorda un diplôme et restitua ses biens usurpés, mais il ne rendit pas lui-même ce qu'il avait enlevé à l'évêque de Carpentras.(8) (à suivre)

CHARLES GALIANA

### Notes

1- Henri Gougaud - La Chanson de la Croisade Albigeoise, p. 197, Berg International 1984. On peut également se référer à deux autres textes et commentaires excellents : La Chanson de la Croisade Albigeoise, de Paul Meyer, Paris 1875-1879 et celle de Martin-Chabot, Paris 1931-1954.

2- L'histoire du blason des comtes de Toulouse est très controversée, certains historiens prétendent qu'il était d'abord l'emblème du comte de Venasque avant de devenir celui du marquis de Provence. Comme les marquis de Provence étant devenus comtes de Toulouse, il se glissera dans leurs armes.

L'ancienneté de la croix alésée, vidée, cléchée, et pommetée, ou croix dite de Toulouse, est antérieure à la possession du marquisat de Provence par les comtes de Toulouse au X<sup>me</sup> siècle. La question à résoudre qui prête à discussion est celle de la filiation, peut-être différente des assertions généralement admises. Ce sujet sera éventuellement traité dans un prochain cahier.

3- Baptisé sur les bords du Jourdain, il fut joint au patronyme Alfonse, le gentile Jourdain.

4- Raoul Busquet - Histoire de Provence - Imprim. Nation. de Monaco - 1954 - p. 139

5- Frédéric Mistral - Lou Trésor dou Félibrige - T. II - p. 694 - Pierre Rollot 1968

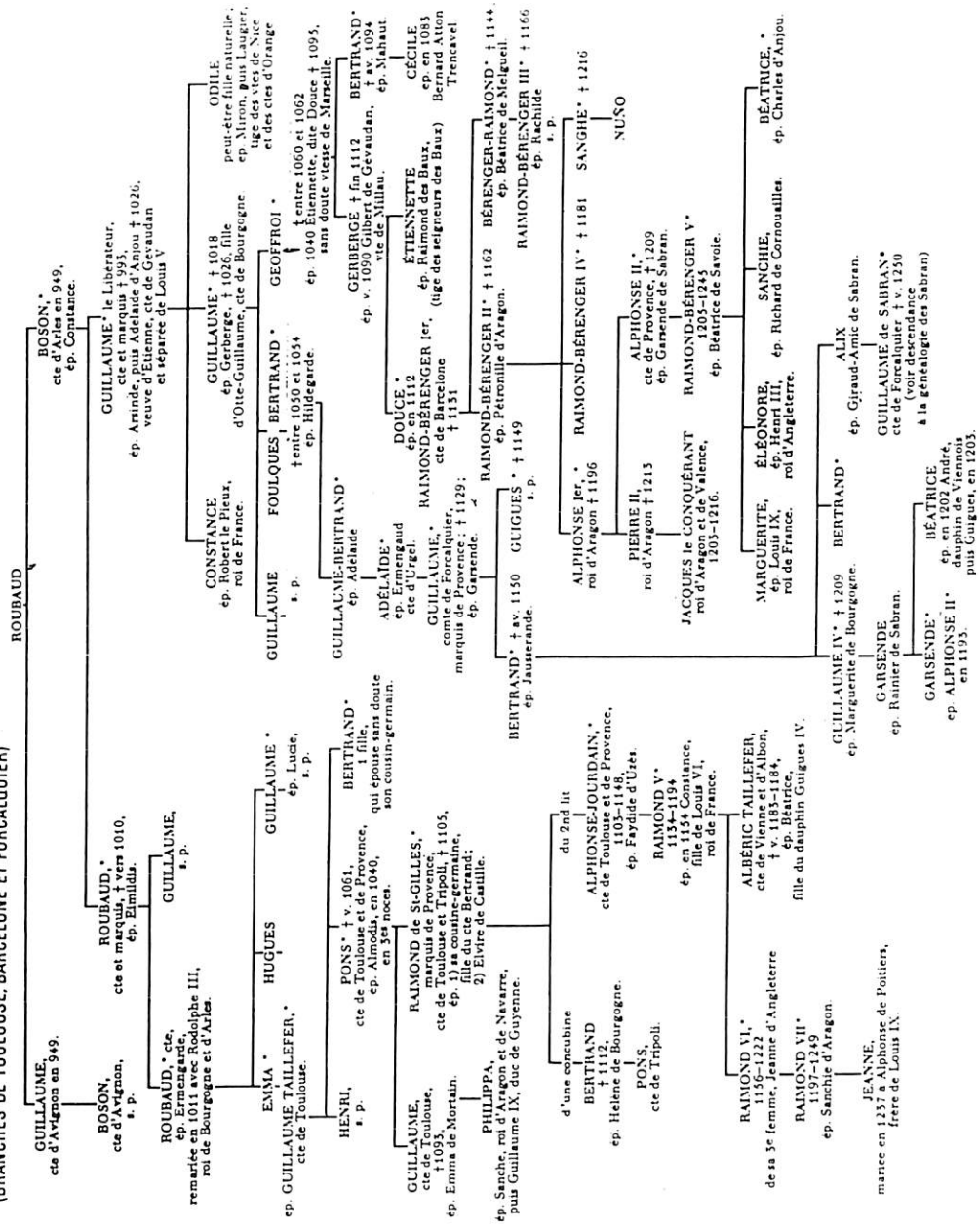
6- Frédéric Mistral - Op. Cit.

7- Jean-Luc Déjean; Les comtes de Toulouse (1050-1250) Fayard 1988, p. 243.

Malgré sa recherche d'objectivité, il est difficile de toujours partager les analyses de l'auteur, plus particulièrement dans sa préface et le chapitre intitulé "le problème cathare"

8- Fornery J. Histoire du Comté Venaissin et de la ville d'Avignon, p. 93, Avignon, 1909

## COMTES ET MARQUIS DE PROVENCE (BRANCHES DE TOULOUSE, BARCELONE ET FORCALQUIER)





# LE ZODIAQUE MUSICAL DE SAINT-BONNET-LE-CHATEAU

*... "Après de l'ancienne ville de Lyon, du côté du soleil couchant, il y a un pays, nommé Forez, qui, en sa petitesse, contient ce qui est le plus rare au reste des Gaules; car étant divisé en plaines et montagnes, les unes et les autres sont si fertiles, et situées en air si tempéré, que la terre est capable de tout ce que peut désirer le laboureur. Au cœur du pays est le plus beau de la plaine, arrosée du fleuve de Loire, qui passe presque par le milieu"...*

C'est sur cet éloge du Forez que s'ouvre "L'Astrée", le premier et le plus fabuleux roman français, qu'Honoré d'Urfé entreprit d'écrire à l'aube du XVII<sup>ème</sup> siècle. Il s'agit là, bien sûr, d'un Forez transposé, idéalisé en un pastoral royaume d'Utopie, dont on a pu dire que c'était la Table Ronde en Arcadie. L'auteur dut avoir de bonnes raisons pour le placer sous l'égide bienveillante d'un collège de Druides. Car aujourd'hui encore, du moins autant qu'il l'est possible à notre époque, le Forez a su conserver plus d'un trait du climat celtique. Cet ancien habitat des Ségusiaves, qui a donné son nom à Feurs - Forum Ségusiavorum -, reste un pays de grands bois par dessus lesquels chaque butte garde mémoire d'un haut-lieu - que ce soit la butte de

Marcilly, de Puy-Saint-Romain, et le rocher de Montverdun, dont l'étymologie celtique signifie : la grande hauteur - ces deux éminences portent encore des sanctuaires romans, qui attestent de la survivance du sacré.

Ici, j'entends rendre à l'Association qui veille sur ces trésors régionaux, l'hommage qui lui est dû : la Société historique et archéologique du Forez, La Diana... Société de grand prestige, dont la fondation remonte au Second Empire, avec le duc Victor de Persigny. Mûs par un dévouement aussi remarquable que leur compétence, ses actuels successeurs assurent la gestion et la conservation de monuments foréziens dont le fleuron est l'admirable château Renaissance de La Bastie d'Urfé. A Montbrison même, où siège la Société, ils

maintiennent la sauvegarde du Musée archéologique, de la bibliothèque, et de la salle médiévale de La Diana; et entre autres lieux, la surveillance de l'état des fresques qui font l'objet de notre étude.

C'est presque à la jonction des trois départements Loire, Haute-Loire et Puy de Dôme, qu'on peut découvrir sur le versant est des Monts du Forez une avenante petite ville fortifiée : Saint-Bonnet-le-Château. Disons tout de suite que, de château il n'y a point, ou plutôt il n'y en a plus. Maints actuels lieux dits Saint-Bonnet seraient d'anciens hauts-lieux consacrés à Bélénos, le dieu solaire des Gaulois, et plus tard christianisés. Ce qui n'est pas le cas du Saint-Bonnet qui nous occupe. Son nom primitif était Castel-Vair, de Castrum Varii, le camp de Varius. Le changement d'appellation est dû au fait qu'un Bonnet, ancien évêque de Saint-Flour, décéda pieusement en la pauvre abbaye de l'Île-Barbe près de Lyon, où il s'était retiré. En route pour Clermont-Ferrand, le cortège chargé de la translation de sa dépouille fit halte à Castel-Vair. On sait que, pour une grande part, la propagation du christianisme en Gaule était due à l'extrême vénération des reliques. La petite cité retint le corps de saint Bonnet et l'adopta pour son patron et protecteur. C'était en l'an 722.

Pourtant, ce n'est pas à ces reliques que Saint-Bonnet-le-Château doit son renom, ni à l'appareil médiéval de sa triple enceinte, qui a conservé intactes ses deux portes fortifiées : la Porte Baume et la Châtelaine; non plus qu'à ses demeures anciennes, à pans de bois

ou sculptées comme des coffrets, selon l'optique de la Renaissance; non plus encore à l'exceptionnelle beauté du panorama qu'on découvre depuis la partie haute de la ville. Nous sommes à 860 mètres d'altitude... au Nord-est, la plaine du Forez, et plus loin, les monts du Beaujolais. A l'est, les sommets des Alpes. Au sud, les contreforts des Cévennes.

Pourquoi l'on vient à Saint-Bonnet-le-Château ? Le pôle d'attraction, c'est l'église. En fait, cette église est une collégiale; c'est à dire qu'elle fut, à l'origine, desservie par un collège de prêtres. Elle se dresse au sommet de la ville. Ses vastes dimensions, ses deux tours, chacune flanquée d'une tourelle, l'exhaussement du site auquel ajoute encore un perron surélevé doté de solides rampes d'accès, lui confèrent une majesté sévère si ce n'est imposante. Mais ce qui motive le touriste, ce ne sont, ni la sobre élégance de la façade, entre le gothique et la Renaissance - la Collégiale fut édifée en 1400 - ni ses trois nefs; ni les croix de Malte peintes en rouge, qui apposent sur les piliers le sceau d'une consécration habituellement réservée aux cathédrales; ni même les précieux incunables conservés dans la bibliothèque. Ce qu'on vient voir à Saint-Bonnet, c'est le caveau des Momies. Ce qui attire à Saint-Bonnet des visiteurs toujours plus nombreux, ce sont les Momies. Terme impropre, puisqu'il ne désigne pas des corps embaumés. Ce fut par hasard qu'en 1837, à la faveur de réfections dans la travée de droite, on découvrit le caveau, où gisaient une



trentaine de corps, auxquels la nature du sol - alun ou arsenic - avait conservé un aspect parcheminé. Aujourd'hui encore, on ne sait de façon certaine qui furent ces malheureux, hommes et femmes, jetés là pour y mourir soit de faim, soit des blessures reçues... peut-être des victimes des guerres de religion : en 1562, la ville fut mise à sac par les sbires du baron des Adrets. C'est donc à ces témoins émouvants et terribles qu'on vient rendre le tribut d'une curiosité macabre. On sort du caveau le sens révélsé, on s'empresse à l'extérieur, vers le jour, avec soulagement. On s'éloigne très vite de la vision infernale. Mais le scandale, c'est qu'ayant vu l'enfer, on a ignoré le paradis. La Collégiale est en effet le siège d'une bipolarité particulière. Enfer et paradis n'y sont pas séparés par de longues distances, et ce paradis-là se révèle tout à fait accessible. Si l'on rejoint le niveau inférieur, on se trouve en face d'un proche roman quidonne accès à la crypte.

Ici encore, le terme est impropre, car cette crypte n'est pas souterraine. Il faut parler d'une chapelle basse. Exactement située sous le chœur de l'église, c'est une pièce rectangulaire avec une abside à trois pans, une pièce nue à peine éclairée au chevet par deux minces ouvertures ogivales de part et d'autre de l'autel, mais qui soudain paraît habitée par les fresques qui revêtent ses parois. Sur les murs, les épisodes du Nouveau Testament. Quant à la voûte, on y distingue un foisonnement d'anges et d'étoiles, autour d'un groupe formé par une grande Vierge et

deux Anges debout derrière un phylactère musical. L'œil d'abord ébloui s'accoutumant, la vivacité ailée de cette composition s'ordonne peu à peu en un orchestre céleste.

Sur la voûte, côté nord et côté sud, huit anges sont porteurs d'un instrument de musique. On découvre encore un groupe d'anges chanteurs soutenant un grand antiphonaire déployé aux feuillets de l'Introït de l'Assomption. Afin de parfaire notre zodiaque musical, il nous faut encore découvrir quatre instruments de musique, et ce sera chose faite après l'examen de la fresque du mur de l'ouest.

Cette guirlande musicale peut être regardée comme un répertoire instrumental de la fin du Moyen Age. On ne pouvait alors concevoir l'harmonie du monde que comme un concert d'analogies, d'où le jeu subtil de la symbolique se répondant d'un plan à l'autre. Le symbole est le révélateur, le porte parole de l'archétype situé au sommet de l'échelle des concordances. C'est pourquoi chacun des signes zodiacaux se voit attribué un instrument particulier, qui sera sa signature musicale.

Sur cette évocation du zodiaque, règne encore un climat de circonspection qui n'a plus lieu d'être. Cela reviendrait à baisser les yeux devant la vision du monde telle que la concevaient les Anciens. La tradition en est édifiée sur le fait bien concret de la relation que l'homme a su établir entre lui-même et le ciel physique. D'autre part, et c'est ce

qui lui confère sa dignité, l'homme porte en lui, grâce à sa faculté de mémoire, le sentiment de la durée. Il a vu que le ciel nocturne tourne tout entier autour d'un centre fixe comme une roue autour de son moyeu. Le pôle céleste, d'où tous les points sont équidistants, lui est apparu comme le lieu où le temps s'abolit. C'est l'Immuable, l'Invariable Milieu, alors que soleil et lune poursuivent un périple non exempt de mutations. D'où la nécessité de participer à l'intemporel, et ce, en reproduisant sur terre des répliques de ce pôle qui ne change pas. Ce fut la naissance de ce qu'on appelle aujourd'hui l'espace qualifié : d'abord la ronde autour d'un feu, puis l'ambulation autour d'un cairn, ou d'un autel, ou de tout autre centre consacré auquel on participera par la dédicace, la danse ou le chant. Ce centre ainsi mis en relation avec le pôle céleste constituera ce qu'on a appelé l'Axe du Monde.

Cette image de l'Axe du Monde est présente dans tous les mythes et dans toutes les religions, comme le Mont Mérou dans l'hindouïsme, le Rocher des siècles biblique, le Montsalvat du cycle arthurien - ou encore par l'Arbre de vie, que ce soit le Frêne Yggdrasil des Nordiques ou l'Arbre de Jessé des Hébreux. Le haut clocher pointu de nos églises est aussi une figuration de l'Axe du Monde.

Il y a plus de vingt ans qu'avec des ouvrages comme : "La géographie sacrée du monde grec", et la "Géographie sacrée du monde romain", les travaux du Professeur Jean Richer, basés sur l'étude des calendriers et des monnaies antiques, nous ont appris que loin

d'être répartie au hasard, l'érection des temples prenait en compte"... les directions qualitatives de l'espace". Objet de concertations relevant du domaine sacerdotal, leur disposition devait favoriser, sur le terrain, une réverbération particulière des grands axes stellaires.

Ces travaux du Professeur Richer ont fait école, puisque des groupes de recherches archéologiques ont étendu cette reconnaissance aux alignements mégalithiques. Ils ont donné lieu à une discipline nouvelle, l'archéoastronomie, qui particulièrement aux États-Unis, a fourni des résultats remarquables.

Les Mystères antiques étaient basés sur cette interconnection. Toutefois, les Anciens auraient refusé de les énoncer en termes sèchement astronomiques. Ils leurs reconnaissent un milieu médian, une sorte d'éther sublimé doué de conscience et de connaissance, qu'ils révèraient sous le nom d'Ame du Monde. Cette Ame du Monde, cette Sophia, toutes les traditions l'ont connue. Faute de mieux, le christianisme en a couronné la mère de Jésus. Dans le Livre III des quatre livres d'Hermès, au chapitre justement intitulé : "La Vierge du Monde", la déesse Isis elle-même transmet à son disciple Horos les paroles suivantes :

..."Le ciel couronné d'étoiles est superposé à l'universelle nature, ô mon fils Horos, il faut que la nature soit ornée et complétée par ce qui est au-dessus d'elle... car c'était un spectacle digne de contemplation et de désir, que ces magnificences du ciel, et cette somptueuse majesté de la nuit, et tous



ces autres mystères qui se meuvent dans le ciel en périodes cadencées".

Et Isis poursuit en faisant le récit d'une cosmogénèse, et comment l'Ame du Monde fut créée par Hermès, le Père de tout ce qui vit : "...sur la prière des génies recteurs des Planètes, qui se plaignent de l'inertie générale, et de la non organisation de l'univers, "le Dieu sourit, et dit à la Nature d'exister... Et sortant de sa voix, le Féminin s'avança dans sa parfaite beauté"... On voit donc que l'Eve gnostique est née directement du Verbe. Selon le commandement qu'elle avait reçu, elle commença à ordonner le cosmos et ainsi fut mise en mouvement la combinaison universelle.

Au deuxième siècle de notre ère, pendant la période alexandrine, l'intelligentia s'imprègne des doctrines gnostiques et hermétiques. Des religions comme l'orphisme, le mithraïsme, et d'autres encore, proposent des mystères bien élaborés ayant pour finalité le salut. Les enfances du christianisme furent loin d'être simples, et la primitive Église ne put s'affirmer qu'en adoptant à son tour des bases similaires, soit une doctrine de rachat. C'est d'ailleurs ce qu'avec véhémence devait plus tard lui reprocher la réforme. C'est ce même esprit d'opportunité qui fit s'implanter le culte nouveau sur les lieux-mêmes des cultes antérieurs, et qui explique l'institution d'un rituel solaire, qui n'est que le calque de ceux alors existants. On voit déjà les lignes de force sur lesquelles les conciles allaient construire leurs dogmes. Les composantes du drame cosmique furent reportées sur l'incarna-

tion du divin en Jésus. Il faudra attendre le VIème siècle pour que la nativité du Christ fut fixée au solstice d'hiver, afin de la faire coïncider avec la remontée du soleil. C'est à partir de là que le calendrier liturgique put être constitué. Il devait connaître encore bien des mutations et des particularités, selon les lieux et les ordres monastiques. Ainsi, il arrivait que dans telle paroisse, le nombre de signes de croix put être doté d'une valeur magique. Cependant, mille ans après, en ce début du XVème siècle qui nous occupe, ce qui ne fut tout d'abord qu'une réunion de fidèles autour d'agapes vespérales était devenu une religion à mystères, avec ses assises calendaires bien constituées.

On sait que l'édifice ecclésial lui-même est orienté, au sens propre du terme. Le zodiaque y est évoqué par la présence iconographique des quatre Évangélistes, chargés respectivement de la direction des quatre signes fixes : Saint Luc : le Taureau, Saint Marc : le Lion, Saint Jean l'Évangéliste : le Scorpion qui, primitivement avec la Balance, formait le signe de l'Aigle. Enfin, Saint-Mathieu est confondu avec le Porteur d'eau du Verseau. Leur emplacement traditionnel se situe aux angles du transept. Ils succèdent, dans le rôle des quatre gardiens du pôle, à celui, repris des croyances gnostiques qui connaissaient les quatre Archontes gardiens des quatre directions de l'espace. Le pôle, point focal des énergies célestes, est tout aussi traditionnellement figuré par l'autel.

A l'aplomb de l'autel, à la jonction

des nervures de la voûte du chœur, la clef de voûte pendante matérialise l'image de l'Axe du Monde. Lequel, joint à la croix des fixes figurée par les Évangélistes, complète les six directions de l'espace, c'est à dire, tout au moins symboliquement, la totalité du cosmos.

Cette conception de l'orbe céleste entraînait avec elle la mise en place des autres signes zodiacaux. Le zodiaque est tellement traditionnel dans l'Église, que nous le retrouvons sculpté sur les piliers du porche de Notre-Dame de Paris, sur les médaillons du porche de la Primatiale Saint-Jean de Lyon, à l'intérieur de la cathédrale Saint-Maurice de Vienne. A Mauriac, dans le Cantal, son arc se développe magistralement au tympan de la basilique Notre-Dames-Miracles. Le zodiaque surmonté également le proche tant à Avallen qu'à Vezelay. N'oublions pas les magnifiques zodiaques qui illustrent le calendrier des "Très Riches Heures" du Duc de Berry.

Ces représentations zodiacales introduisent au thème des Anges. On connaît le rôle essentiel de ces messagers divins dans le Nouveau Testament, ainsi que dans l'Apocalypse : à la fois annonciateurs et exécuteurs de la volonté divine. Bien antérieure au christianisme, cette tradition des Anges est reprise des Hébreux, qui connaissaient dix hiérarchies attachées aux dix plans d'existence de l'Arbre des Séphiroth. Tradition reprise également à la religion de Zoroastre et aux Chaldéens pour qui les Anges étaient les recteurs des pla-

nètes. Cette tradition bien affirmée fit que, très tôt, les chrétiens rendirent aux Anges un culte de dulia. Celà d'autant plus que, lorsqu'apparut le crucifix, celui-ci portait, non le Christ douloureux mais, soit Orphée, soit... un Ange. Or, ce culte des Anges devait se voir renforcé par la diffusion d'un ouvrage à caractère hagiographique qui, dès lors, bénéficia dans le monde chrétien d'un crédit considérable. C'est le "Traité des Hiérarchies célestes".

C'est maintenant un fait patent qu'il existait, tant à Antioche qu'à Alexandrie, des officines de faux. Alors, qu'en est-il de ce traité ? Nous ne le saurons probablement jamais. Le manuscrit original en est perdu, mais de très nombreuses copies en furent faites et, dès le début du VIème siècle, ont circulé à travers le Moyen-Orient et l'Occident. La dernière traduction française à pour auteur Maurice de Gandillac et date de 1958. Elle fut établie d'après un manuscrit grec du IXème siècle. L'auteur se présente comme "Denys, disciple de Saint-Paul", converti par la prédication de l'Apôtre à l'Aréopage d'Athènes. D'où le surnom accolé à son nom : l'Aréopagiste. Le procédé alors courant, de se prévaloir d'une autorité théologique incontestée, se vit aggravé par la propension imaginative de nos ancêtres, qui voulurent reconnaître dans cet Aréopagite, tantôt Denys, évêque d'Athènes, tantôt Saint Denys, évêque de Paris, celui-là même qui fut décapité et, selon la légende, se mit en marche portant son chef dans ses mains. Ces mirages, dont les légendes dorées détiennent le secret,



dûrent s'évanouir au grand jour des recherches. Le mythe de Saint Denys l'Aréopagite n'en a pas moins persisté pendant plus d'un millénaire. En fait, nom et titre recouvrent un inconnu pour lequel on devait par la suite suggérer les identifications les plus diverses. Les chercheurs se sont finalement accordés sur une appellation commune : le Pseudo-Denys, et sur le fait qu'il est un de ces personnages qui ont le plus égaré la critique et l'histoire.

Les repères relevés dans ce traité en situe la composition aux environs du Vme siècle. A cause des références à l'Ancien et au Nouveau Testament, il serait le fait d'un chrétien fortement teinté des derniers rayons de l'esprit néo-platonicien. Le traité ascensionne en plein ciel mystique, et s'il renonce à dénombrer les essences célestes - mille milliers et dix mille myriades - il entreprend la relation exhaustive du rôle des neuf hiérarchies angéliques. Depuis les Séraphins, qui bénéficient de la plus haute participation au don théarchique, en passant par les Chérubins, les Trônes, les Dominations, les Vertus, les Principautés, etc, jusqu'aux Anges, il présente l'un après l'autre les maillons étincelants de la lumière suréminente.

Nul doute que ces visions d'intelligences ignées, de robes incandescentes, n'aient imprimé dans l'âme médiévale le sceau du merveilleux. C'est à cette œuvre qu'on doit la floraison d'anges qui apparaissent alors dans l'iconographie. Et malgré l'avertissement de l'auteur, que..." certains pourraient croire que les essences célestes seraient des

figures d'or et des hommes lumineux, magnifiquement drapés dans un vêtement radieux, et rayonnant un feu qui ne leur cause aucun dommage...", malgré l'expression dont il use : "la bigarrure des symboles", il est bien évident que grâce à des descriptions enflammées, les hommes se sont emparés de cette "bigarrure", et qu'ils en ont tiré des images de beauté qui nous émeuvent encore.... à défaut de saisir les grands principes qu'elles avaient pour mission d'exprimer.

Faut-il évoquer le sourire ravissant de l'Ange de la cathédrale de Reims ? Ou bien, à Beaume, le bel Ange impassible qui tient la balance du Jugement dernier ? Ou encore l'Hosanna, chanté par la couronne de grands anges qui survolent la crèche de la Nativité de Botticelli ? Toutes les saisons de la foi ont apporté leur contribution à l'iconographie angélique. Quant aux anges musiciens, ils exaltent le Verbe, source de toute harmonie. Le Traité des Hiérarchies présente les Séraphins se criant l'un à l'autre le triple "Sanctus" qu'a repris la liturgie. Il convient de mentionner ici que dans l'Église, les choristes assument le rôle du chœur des anges lorsqu'ils rendent gloire au Très-Haut.

Ainsi, serait-ce de façon métaphorique, les anges chantent. Cette communion dans la joie fut largement ressentie par le peuple des fidèles. Quant aux clercs, ils étaient instruits de la pensée de Pythagore à travers ce que Saint Augustin avait pu conserver des doctrines néo-platoniciennes avant sa

conversion au christianisme. Aussi firent-ils le rapprochement entre ce que le Sage de Crotone avait enseigné à propos de la musique des sphères, et ce que le Pseudo-Denys avait écrit sur les "Galgals". Textuellement ceci :

"L'imagerie des roues intellectuelles comporte encore une autre explication apte à élever l'esprit, car, comme le dit le porte-parole de Dieu, "on les a appelées Galgal. Or ce terme, en hébreu, désigne des révolutions et des révélations"...

Il est vrai que ces roues ailées et enflammées appartiennent aux plus anciennes traditions. Chez les Hébreux, ce sont les Galgalim, les Roues ardentes, les Tourbillons premiers, qui traduisent ce que nous entendons par "Primum mobile", le Premier Mobile. Dans la pensée religieuse des Hindous, le dieu Varouna est lui-même comparé à une roue "qui a tracé ses chemins au Soleil". Chez les Celtes, le dieu Toutatis, dont le nom signifie "notre Père à tous", a pour emblème une roue enflammée. Le Pseudo-Denys, lui, voit les Anges décrivant des circuits ambulatoires autour des mystères divins.

Sur le seul plan du symbolisme, c'est le chapitre XV qu'il conviendrait de citer dans son entier, avec l'exégèse des vêtements, de la robe pontificale, de la ceinture, etc... exégèse encore des instruments : les lances, les haches, les équipements d'arpenteurs, de constructeurs. Pas d'instruments de musique chez le Pseudo-Denys. Pour les découvrir, il faut ouvrir l'Apocalypse. Là, on trouve des Anges buccinateurs, la trom-

pette étant l'instrument de la colère de Dieu. Le Moyen Age va largement compenser ce manque. Les anges musiciens sont présents dans nombre d'édifices religieux. Ils sont sculptés à Cluny, à Saint-Mauroce de Vienne, à La Chaise-Dieu, à Autun. Et n'ayons garde d'oublier les inépuisables "Très Riches Heures" du Duc de Berry avec ses anges musiciens, soient qu'ils convient les Bergers à la Nativité, soient qu'ils chantent dans le chœur céleste en s'accompagnant des trois sortes d'instruments à vent : la trompette, à cordes : la viole, et à percussion : le tambourin; chacun de ces instruments revêtu d'une correspondance sur le plan du symbole.

(à suivre)

RENÉE CAMOU

Directeur de la publication : Mlle Lucienne Julien  
23, av. du Pr. Kennedy - 11100 Narbonne  
Maquette - impression : Imprimerie Tinena  
11500 Quillan  
Tél. 68.20.01.02 - Fax. 68.20.11.94

"Spiritualité Cathare, hier, aujourd'hui, demain"  
Dépôt en Sous-Préfecture de Narbonne,  
le 24 janvier 1990  
parution au Journal Officiel, le 14 février 1990



## Assemblée Générale du 20 octobre 1991

L'assemblée générale de "Spiritualité Cathare, hier, aujourd'hui, demain" a eu lieu à Narbonne dans la salle mise à notre disposition par la Fédération Régionale de la Maison des Jeunes, 3 Bd Condorcet à partir de 10 heures.

Se sont réunis les membres habitant assez près de Narbonne, mais aussi des sociétaires venus de Lyon, Avignon, Toulouse; de très nombreux pouvoirs émanant de ceux qui ne pouvaient physiquement être avec nous indiquaient l'intérêt de tous pour notre travail.

La présidente, après avoir remercié les participants, présente le compte-rendu de l'activité pendant l'année écoulée.

Les 4 bulletins prévus ont paru aux 2 solstices et aux 2 équinoxes ce qui a satisfait nos amis. Du N° 1, au N° 7 adressé cet automne, nous avons pu augmenter dans chaque numéro le nombre de pages qui est ainsi passé de 8 à 24; des articles, adressés par les membres de diverses régions ont prouvé l'intérêt de chacun pour notre modeste bulletin.

Après rappel des buts de l'association la présidente s'est étendue sur la volonté de Déodat Roché qui voulait faire connaître le Catharisme non seulement dans sa réalité historique mais surtout dans sa recherche initiatique et elle a demandé à tous de prospecter dans leurs régions réciproques afin d'aug-

menter le nombre de nos adhérents ce qui permettrait avec des ressources accrues un bulletin plus important. Elle a demandé à tous une participation active par l'envoi d'articles se rapportant au catharisme s'appuyant sur des données initiatiques anciennes ou modernes. Des recherches archéologiques, des études sur la statuaire, sur des données lapidaires sculptées aux murs de monuments divers pourraient enrichir nos bulletins.

La littérature peut elle aussi nous apporter des éléments de connaissance.

Le champ des recherches est donc largement ouvert.

### RAPPORT FINANCIER

Les assistants prennent à leur tour la parole pour communiquer leurs divers points de vue. Et tous souhaitent que se créent dans les régions des groupes locaux d'étude en vue des diverses recherches envisagées. Ces créations devraient être précédées de conférences préparatoires.

La parole est donnée au Trésorier pour son rapport financier. La presque totalité des 200 adhérents a acquitté sa cotisation; seuls quelques retardataires ont omis ce versement qui nous est indispensable. La cotisation reste en 1992 identique à celle de 1991, soit 100 francs par an. Les dons généreux seront toujours les bienvenus.

### RENOUVELLEMENT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

1/3 des membres du Conseil d'Administration est renouvelé et sont élus pour 3 ans :

*Rose-Marie Métifeu de Carmaux*  
*Elisabeth Astruc de Narbonne*  
*Benjamin Orcajada d'Avignon*

## INFORMATIONS DIVERSES

*André Douzet de Saint Etienne*  
Le Conseil se réunit aussitôt pour élire son bureau

*Présidente : Lucienne Julien*  
*Vice-Présidents : Jean Blum, Alvaro del Moral, Jean-Claude Chevalier*  
*Secrétaire : Jean-Philippe Astruc*  
*Trésorière : Claude Gin*  
*Trésorière adjoint : Elisabeth Astruc*

En 1992, un deuxième tiers du Conseil d'Administration sera renouvelable et d'ores et déjà les candidats éventuels peuvent se faire connaître en adressant leur candidature à la Présidente.

La Présidente remercie tous les présents et nous avons alors la surprise de voir que parmi les présents s'était joint à nous le petit-fils de Maurice Magre. Ce dernier avait été en relations amicales aux alentours de 1930 avec Déodat Roché et nous avons terminé cette Assemblée Générale par l'évocation de souvenirs fort agréables à rappeler.

Avant de nous séparer nous avons écouté la cassette que notre ami Jean-Claude Chevalier avait consacré à Montségur et au Catharisme et qu'il avait offerte à "Spiritualité Cathare hier, aujourd'hui, demain".

La séance s'est terminée à 12 h 45 et tous les participants se sont retrouvés au tour d'une table pour un repas chaleureux dans une atmosphère fort amicale.

LE COMITÉ

Le jour de l'assemblée générale de notre société un de nos fidèles amis nous a remis une brochure qui relate les démarches faites par lui-même en vue de réaliser une structure d'accueil pour la réinsertion des handicapés victimes de traumatismes crâniens.

C'est là une initiative louable que cette tentative de création d'un centre Hervé David à laquelle ont donné leur accord un médecin professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier et le Maire et Conseiller Général d'une ville de notre région. Que ceux qui seraient intéressés par cette création ou qui voudraient en aider l'organisateur nous écrivent afin que nous puissions leur donner toutes indications pour pratiquer l'entraide fraternelle que les Cathares, il y a 7 siècles, s'efforçaient de réaliser en apportant soutien moral et matériel aux malades.

\*  
\*\*

Que nos amis retardataires n'oublient pas de verser leur cotisation annuelle (100 francs)

au C.C.P. 35 45 60 M - Montpellier ou d'envoyer leur chèque de paiement à Spiritualité Cathare hier, aujourd'hui, demain à l'adresse du siège social 23 Avenue Kennedy - 11100 Narbonne; Madame Ratier n'étant plus trésorière à sa demande il y a lieu d'effectuer momentanément les versements pour 91-92 au siège social. Pour que vive notre Société nous avons besoins de votre aide matérielle comme de votre aide morale. D'avance merci de votre effort.



## CHRONIQUE LITTÉRAIRE : Jean Blum

### Les Cathares " Du Graal au secret de la mort joyeuse"

Paru en avril dernier cet ouvrage est le dernier livre de Jean Blum qui, en préambule, pose la question : " Les Cathares connaissaient-ils le secret de la mort joyeuse" d'où naissent de multiples interrogations sur la communion fulgurante entre la conscience et son essence, sur le mythe du Graal face cachée du catharisme.

La quête du Graal objet semble aujourd'hui bien aléatoire et les Don Quichotte à notre époque font toujours sourire.

Pendant prenons un chevalier des temps modernes et poussons le sur la route qui mène au Graal. Notre héros va donc explorer le passé à la recherche de renseignements précieux pour sa quête à travers un survol des religions du monde. Bouddhisme, hindouisme, mystères de l'Égypte antique, christianisme semblent différentes alors qu'elles possèdent un fond commun : le Principe infini supérieur et éternel d'où dérive " une émanation une et triple". "L'homme est une réplique de cette tri-unité" esprit comme matière. Et nous arrivons ainsi aux Cathares qui sont, pour l'auteur, le phare qui éclaire les pas de notre Chevalier. Muni du précieux flambeau que constitue l'enseignement cathare le chercheur va poursuivre son périple autour de notre vaste monde à la recherche du Graal. Suivent les expériences de tous ceux qui ont vécu ou vivent des aventures inexplicables ou niées par notre monde rationaliste.

Le Retour à la vie après la rencontre avec l'Etre d'Amour amène à des expériences de vies antérieures, apparitions avec tout ce que l'on peut ranger dans la rubrique parapsychologie et qui prête à sourire, comme les Don Quichotte.

Peut-être ne sourirons pas toujours ? Nos scientifiques revenus du déterminisme ne commencent-ils pas à étudier l'incroyable ?

L'ouvrage de Jean Blum s'éloigne des sentiers rebattus du Catharisme. A partir de ses nombreuses réflexions, l'auteur entreprend une quête originale qui peut se résumer ainsi : L'enseignement cathare peut-il servir à l'homme du 21ème siècle ? En quoi ? Peut-on concilier quête spirituelle et vie actuelle ?

A chacun sa réponse ! A chacun sa vérité ?

Le livre de Jean Blum est riche de pistes où chacun peut trouver le point de départ de son travail intérieur personnel. L'auteur s'y révèle plus qu'il ne l'eût souhaité peut être émouvant, fragile, humain... à l'image d'un Chevalier..

E. ASTRUC